

Il y a de la poésie dans cette maison

Autor(en): **Luque, Jean-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2010)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-832044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il y a de la poésie dans cette maison

À Lausanne, la mythique maison de la rue de l'Alé 9 est vouée à la rénovation et à la modernisation. Ses habitants sont condamnés au déménagement.

Mêchant cadeau. La nouvelle est tombée quelques semaines avant Noël. Tous les locataires de la rue de l'Alé numéro 9, à Lausanne, se retrouvent quasiment sur le pas de porte: leur bail résilié pour le mois de juin. Triste histoire d'argent et d'investissement. Le propriétaire aspire à rénover l'immeuble, idéalement situé en plein centre ville, pour en faire une habitation huppée, répondant aux standards de luxe les plus modernes.

Quel dommage! Depuis des décennies, cette maison construite à la fin du XIX^e siècle est le refuge de nombreux artistes ou figures locales de la vie lausannoise. C'est ici, entre autres, que le musicien Jean-François Bovard a composé la partition de la Fête des Vignerons 1999. C'est là aussi que Marcel Imsand a installé son laboratoire et passé tant de nuits à développer ses chefs-d'œuvre.

La sublime Barbara ou le génial Maurice Béjart ont souvent emprunté cette cage d'escalier magique, nimbée dans un clair-obscur irréal. Leurs fantômes s'accrochent aux rambarde métalliques fatiguées et font encore grincer les marches en bois déformées par l'usure des ans et des semailles. Ils sont accueillis à chaque étage par les créations anarchiques de tous ces locataires un peu, beaucoup, terriblement farfelus.

Un bouddha en trompe-l'œil sourit à Paul et Clémence; les Clowns de Fellini s'amuse de la mise en garde qui les surplombe: «Attention, chat gentil!» Des affiches décaties pendent aux murs. Une vieille lanterne chinoise balance son ombre au-dessus des

Blues Brothers... Il y a de la poésie dans cette maison.

Bien sûr, les couches de poussière se sont accumulées au fil des ans. Les carreaux cassés n'ont pas tous été remplacés. A la rue de l'Alé 9, les habitants vivent dans des conditions d'un autre âge. Pas de concierge. Pas de chauffage. Des toilettes sur le palier à chaque étage, des communs partagés entre voisins.

Le miracle, c'est que tout fonctionne. Chasses d'eau. Système électrique. Arrivée de gaz. Tout est vétuste, délabré, mais est en parfait état de marche. La philosophie de la maison a fait le reste: surtout laisser en l'état, respecter l'âme de ces murs fatigués.

Épée de Damoclès

Même sans confort, vivre dans 70 mètres carrés en plein Lausanne pour quelque 300 francs par mois est un cadeau qui ne pouvait pas durer. Tôt ou tard, les locataires ont toujours su qu'ils finiraient par être délogés. Aujourd'hui la réalité les a rattrapés. Et ce sont des vies entières qui vont disparaître dans cette modernisation annoncée.

L'ASLOCA qui défend les locataires a été contactée. Le cas a été soumis aux juristes et des courriers officiels sont partis. Une séance au Tribunal des baux est déjà fixée au 25 février.

Personne ne nourrit vraiment d'illusions. Au final, il faudra quitter les lieux. Le but, c'est juste de gagner du temps pour s'organiser correctement, retrouver un logement, faire le deuil de toutes ces existences. Au rez-de-chaussée, la boutique «Etat d'âme» est au bénéfice d'un bail commercial qui court jusqu'en 2012. Du



La façade qui date de la fin du XIX^e siècle est décrépie. Mais derrière la porte rouge et les volets couleur grisaille se cache un univers onirique et anarchique.

coup, chacun se prend à rêver que les travaux de rénovation ne pourront pas débiter avant cette date butoir. Gagner deux ans, tel est l'espoir.

Après... la cage d'escalier pourra être remplacée par un ascenseur. Les néons transformeront à tout jamais le puits de lumière. Et le chauffage central fera la chasse aux courants d'air. Barbara et Béjart ne feront plus grincer les marches.

Textes:
Jean-A. Luque
Photos:
Wollodja Jentsch





«Dans ces murs, c'est toute ma vie...»



Tous les murs sont tapissés de photos, de coupures d'articles, de dédicaces, de citations. C'est toute l'existence de Marcel Imsand qui est là, accrochée aux parois. Il y a Georges, le père avec ses allures de vedette du cinématographe, et Germaine avec toute sa tendresse. Il y a la famille, les enfants, les vedettes aussi et les inconnus.

Pendant plus de 45 ans, l'artiste a immortalisé sur le papier l'âme de ses frères humains. La machine à développer les rêves est dans une pièce. C'est là que Paul et Clémence, les Frères, Jorge Donn, Brel, Brassens et tant d'autres ont traversé l'objectif pour se poser dans l'éternité.

«Je ne sais pas ce que je vais faire, avoue, troublé, Marcel Imsand. J'ai ici toutes mes archives, les négatifs, des tirages... C'est toute ma vie qui est là. A 80 ans, c'est dur de se dire que tout cela doit disparaître. Même si ce n'est pas l'appartement où je dors, mes souvenirs sont ici, dans mon atelier. J'y ai partagé tant de bonheur à développer mes photos, à discuter avec mes amis.»

Aidé par Mylène, son épouse, le photographe a bien essayé de commencer à mettre de l'ordre et débarrasser quelques objets. L'exercice l'a rendu malheureux. «Je ne sais vraiment pas comment je vais faire. Il y a tant et tant de documents. J'ai même retrouvé des tirages dont je ne me souvenais plus. J'espère juste avoir le temps de pouvoir ranger et organiser mon atelier correctement. Mais c'est douloureux.»





«Il y a cette lumière si fantastique»

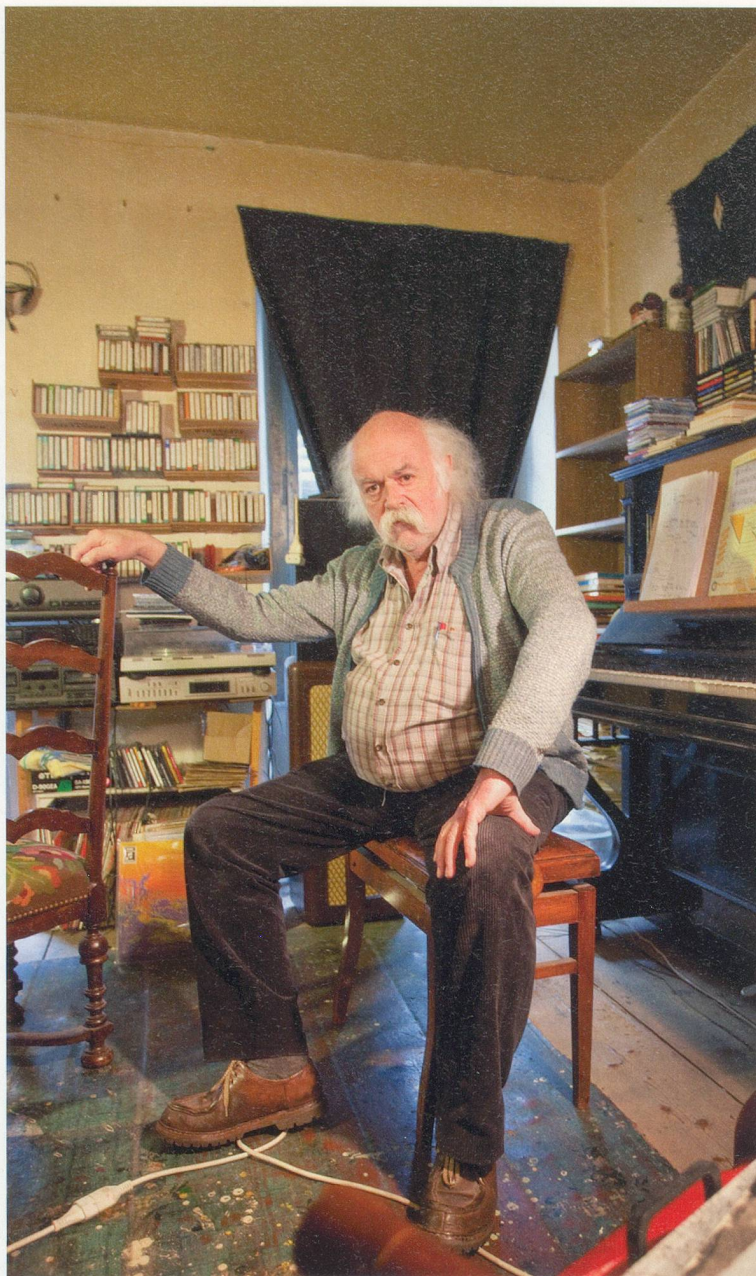
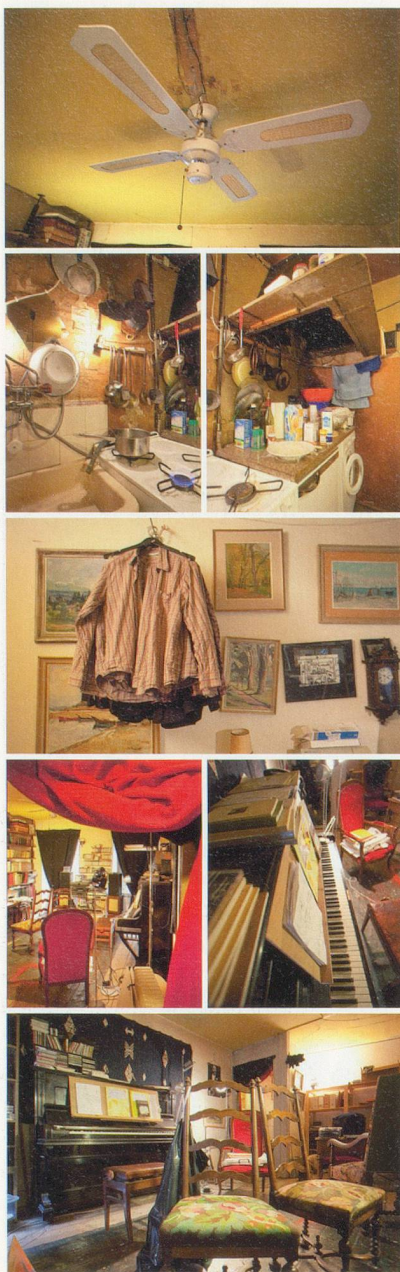


«**C**et appartement, j'y suis attachée. Il y a tant de souvenirs dans ces murs. C'était d'abord le logement de mon mari qui s'y était installé dans les années 70 déjà. Moi, j'y ai emménagé il y a une vingtaine d'années. Et puis, il y a cette lumière si fantastique. Etre en plein centre ville, jouir d'une telle lumière dans le calme, sans un bruit de voiture. Pour mon travail de peintre, c'est juste idéal.»

Nicole Bovard, la veuve du compositeur Jean-François Bovard, apprécie chaque instant passé dans son cocon. Assise à côté de sa cuisinière, elle a allumé le gaz, ouvert la porte du four. C'est ainsi qu'en hiver, elle chauffe chez elle.

«Ici, nous vivons un peu comme au XI^e siècle, sourit-elle. Il n'y a pas de chauffage. Je partage les toilettes sur le perron avec mon voisin. Mais il n'y a jamais aucun problème. L'avantage, c'est aussi que nous avons une liberté totale. Nous n'avons pas peur de planter des clous ou d'abattre une partie de cloison. Il n'y aura jamais un état des lieux pour nous reprocher d'avoir provoqué des dégâts.»

Nicole Bovard se veut confiante et rassurante pour son avenir. «C'est vrai que toute la magie, la poésie, l'âme de cette maison vont disparaître. Et j'aurai de la peine à trouver un nouvel appartement aussi calme et lumineux. Mais je vis ce futur changement assez positivement. Ici, tout est lié à Jean-François. Je m'imagine bien changer de quartier...»



«Tout est là depuis des siècles»

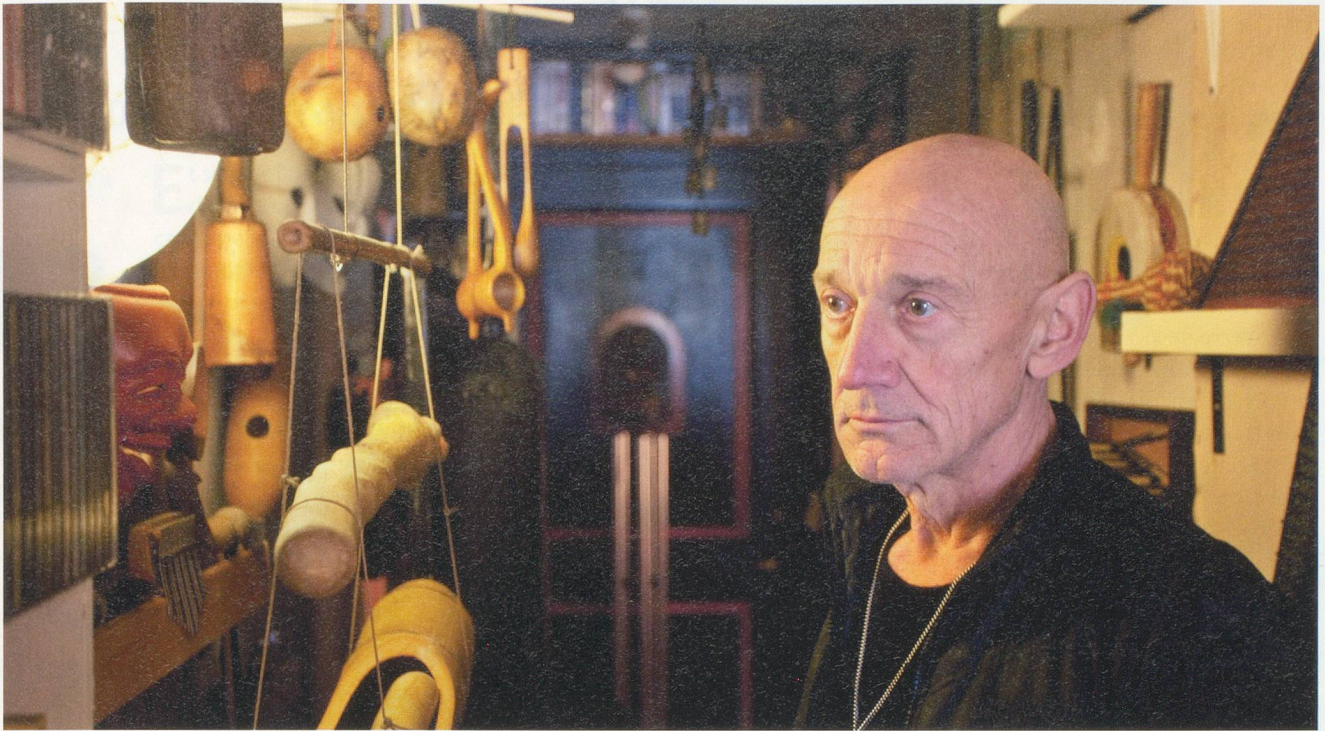
Chaque appartement a sa personnalité... Daniel Bourquin, le saxophoniste de jazz bien connu, n'a besoin de rien ou presque. Son trois-pièces lui ressemble: dépouillé et bohème. «C'est vite vu, explique-t-il, je ne cherche pas le luxe et je n'ai quasiment rien décoré. Quand je suis rentré ici en 1974, je n'avais que la musique en tête. J'ai dit à mon prédécesseur de me laisser tout ce qu'il pouvait. Tout est donc là depuis des siècles et c'est parfait pour moi.»

Daniel Bourquin ne ment pas quand il dit qu'il n'a rien touché. Un carreau cassé n'a jamais été changé. Pour isoler et éviter les courants d'air, il a été remplacé par des journaux chiffonnés. Les pages sont jaunies;

les avis mortuaires se mélangent aux comptes rendus politiques et aux articles de la vie locale de l'année ... 1958!

«C'est dommage, ils vont tout foutre en l'air avec leur rénovation, regrette le musicien. On était vraiment bien. Mais ce n'est qu'une page qui se tourne. Il y en aura d'autres derrière.»

Comme toujours celui qu'on appelle Nunusse a la tête ailleurs, dans la musique. Ce qui le préoccupe vraiment ces jours, c'est de répéter pour son spectacle avec Léon Francioli et le dessinateur Raymond Burki. Et de rêver à sa tournée qui passera ces prochaines semaines par Pully, Yverdon, Fribourg, Monthey et Vevey.



«Je m'invente des instruments de musique»

Pénétrer chez Gilles Felley est un privilège. Déjà sur le perron, le spectacle commence: vous êtes accueilli par les lumières et le chapiteau de l'Alcazar. Et à peine la porte franchie, vous êtes transporté dans une caverne d'Ali Baba aux mille et une merveilles. Du sol au plafond, dans les moindres recoins, partout des instruments de musique plus étranges et fascinants les uns que les autres.

A 65 ans, Gilles Felley est un artiste. Il n'est pas réellement connu en tant que tel; il n'expose pas son

art. Et pourtant, il crée des dispositifs sonores avec des objets disparates, faits de bric et de broc.

«A 30 ans, quand je suis entré dans cet appartement, j'ai décidé que je voulais vivre mes passions, avoue cet ancien ingénieur en génie civil. J'ai tout laissé tomber pour me lancer dans la danse, faire du travail de développement sur l'équilibre, du karaté, du yoga, du tir à l'arc. J'ai eu longtemps un dojo à Lausanne et je donne des cours d'arts martiaux à l'université. Cela me permet d'avoir du temps.»

Ce temps, cet étudiant éternel le passe donc à fouiner dans les brocantes, à imaginer des sons, à restaurer d'anciens instruments à l'abandon. Il le passe aussi à créer des œuvres d'art qu'il est le seul, ou presque, à admirer. Ainsi, dans sa cuisine, un rayon lumineux imaginaire s'évade d'une peinture, traverse une pochette de disque et vient frapper dans le coin d'une étagère un Christ en croix.

«Je m'invente des histoires, avoue Gilles Felley. Du coup, je n'arrive pas trop à m'inquiéter pour l'avenir.»

